

tions et montrait son estime particulière pour Mlle Cartier ; M. Th. Dubois, directeur du Conservatoire, empêché au dernier moment, n'a pu se joindre à son confrère. Mlle Mathilde-Th. Gautier, petite-fille du grand écrivain, tenait le piano d'accompagnement.

Un ancien député du Canada, M. Richard, a dit combien les sentiments français étaient restés vivaces dans la patrie conquise par Jacques Cartier, et avec quel affectueux intérêt les Canadiens s'associaient à toutes les manifestations françaises. Puis M. Louis Herbette, conseiller d'Etat, dans une chaleureuse improvisation, a rappelé les liens qui unissent le Canada à la France, combien la mémoire de Jacques Cartier y est entourée du respect général. Il a annoncé que le concert était la première œuvre publique pour arriver à l'érection à Saint-Malo d'un monument à Jacques Cartier, qui a doté la France d'une magnifique colonie restée, malgré tout, française de cœur. Le concours des bonnes volontés utiles ne manquera pas ; mais l'initiative de l'idée de reconnaissance au vaillant marin revient à sa digne descendante, Mlle Victoria Cartier, qui a organisé ce concert ; qu'elle en soit donc remerciée autant que félicitée comme artiste.

M. Herbette a aussi salué cordialement M. E. Martin, directeur de l'Institution nationale des Jeunes-Aveugles, qui avait si gracieusement accepté de placer le concert sous son beineillant patronage, et dit tout le plaisir que les artistes avaient procuré aux auditeurs. Il a été bien inspiré en disant de bonnes et réconfortantes paroles de patriotisme au sujet de ce concert donné le jour de la *Saint-Jean-Baptiste*, fête nationale des Canadiens-français.

Une quête faite au profit de la Société de secours et de placement des anciens élèves de l'École des aveugles et du monument Cartier a produit environ 197 fr.

Voilà, *grosso-modo*, et sans suite, quelques lignes qui, malgré leur imperfection, vous renseigneront quelque peu sur la belle soirée à laquelle j'ai eu le bonheur d'assister.

Après la quête, Mlle Cartier m'a fait l'honneur de m'accorder un entretien, que le temps avait forcément rendu court. Je lui ai remis votre carte. Elle y a été fort sensible, et je lui ai adressé mes compliments personnels.

En hâte, cher Monsieur, agréez, etc.

Signé : L. MORAND.

Saint-Malo, le 30 juin 1898.

Un Malouin

qui se joint à son honorable correspondant, dans ses compliments à Mlle Victoria Cartier.

Les vues que nous donnons aujourd'hui sont des souvenirs emportés de Saint-Malo par Mlle Cartier — C'est d'abord le portrait de Jacques-Cartier d'après la peinture de Riss qui est une des œuvres les plus belles du Musée de Saint-Malo.

Voici ensuite la vue de la grand'rue, qui est la principale de la ville et d'où l'on voit une magnifique perspective de la vieille église où les âges ont entassé tant de souvenirs !

Ici c'est le *Pont-Roulant* qui traverse de Saint-Malo à Dinard. Ce pont — véritable omnibus — roule sur des lisses ; la mer n'atteint point les voyageurs perchés trop haut pour elle ; et le pont, mû par des poulies et des chaînes, va toujours quelle que soit la hauteur de la marée.

Saluons le port de Saint-Malo d'où partit Cartier allant découvrir la France nouvelle. Ce port avec son aspect de religieux souvenir effeuille dans notre pensée les premières pages de notre histoire nationale.

Enfin, les remparts de Saint-Malo et sa Porte du Bon-Secours font également partie de cette religion du passé dont notre cœur garde la mémoire. Cette vue représente les remparts, à la marée basse, au moment où les baigneurs vont à la mer et où les rêveurs viennent s'asseoir en regardant la course infinie des flots.

Ce sont ces mêmes remparts que la mer, en montant, va battre depuis des siècles avec le rythme de son éternelle plainte. La grande blême y vient redire les sanglots des naufragés avec peut-être, des secrets qu'elle apporte du fond de ses abîmes.

Et, maintenant, lecteur, regarde le gracieux portrait de Mlle Cartier, à qui LE MONDE ILLUSTRÉ est heureux de rendre hommage. Ce portrait la représente dans une attitude poétique, dans une pose aimable. Pendant que sa pensée suit quelque inspiration musicale, sans doute, sa main distraite captive des fleurs !

Nous saluons en elle une grande musicienne qui nous rend fiers, et une charmante parisienne dont l'âme est restée canadienne.

RODOLPHE BRUNET.

NOS GRAVURES

DANS LES FLEURS

Oui, c'est une fleur dans les fleurs. A peine s'entre-ouve-t-elle à la vie, à peine voit-elle se doré le ciel de son printemps, qu'elle s'épanouit, frêle bouton de rose ; et sur sa corolle incarnadine Dieu met une goutte de rosée : la vertu ; un parfum délicieux : l'amour.

C'est ainsi qu'elle nous paraît rose parmi les roses, lorsqu'elle apparaît fleur parmi les fleurs.

LA FENAISON AU COUVENT

Après avoir brillé de tout son éclat, se souvenant qu'elle est fleur parmi les fleurs ; pénétrée jusqu'en ses sublimes fibres du parfum divin que Dieu même lui donna, elle met le sceau à l'Amour en se donnant tout entière à ceux qui n'ont plus rien, ni personne pour réchauffer leur pauvre vieux cœur.

Pour ses pauvres, les préférés de Dieu, elle vaque aux plus humbles occupations, se livre aux plus fatigants travaux. Tout en moissonnant des âmes pour son divin Maître, elle moissonne les fruits de la terre pour nourrir ses protégés : le pain du corps avec le pain de l'âme. Elle parcourt la prairie que jonchent les foins aux bistres chatoyants, aux ors brunissants, et ramasse en meule les longues faucées capiteusement odorantes. Elle les charge sur les charrettes aux flexibles ridelles, les amoncelle dans les granges : il faut nourrir les animaux de la ferme pour pouvoir donner du pain aux pauvres !

Elle passe en faisant le bien ; ce qui passe lui lance l'insulte à la face. A chacune de ces lâchetés, l'ange verse une larme que Dieu enchâsse, diamant splendide, dans le trône qu'il prépare à l'humble fille du couvent.

FIRMIN PICARD.

LE CŒUR DU COMTE DE FRONTENAC

On a souvent raconté qu'après sa mort, le cœur de Frontenac fut porté à sa femme, qu'elle ne voulut point l'accepter et qu'elle le renvoya au Canada, disant : "qu'elle ne voulait point d'un cœur mort qui, de son vivant, ne lui avait point appartenu."

C'est la tradition qui a inventé cette malice posthume.

Suivant l'exemple du gouverneur de Mésey, Frontenac voulut, avant de mourir, faire la paix avec tous ceux que ses violences avaient pu irriter. Touché des prévenances dont l'entourait l'intendant Champigny, ou de ceux qu'il avait le plus combattus, il lui demanda d'accepter en souvenir un crucifix de bois de calambour que sa sœur, Mme de Montmort, lui avait donné en mourant, et qu'il avait toujours gardé depuis comme une relique. Il pria Mme de Champigny d'accepter le reliquaire qu'il avait coutume de porter et qui était rempli des reliques les plus rares et les plus précieuses. Son valet de chambre, Duchouquet, hérita de sa garde-robe et de sa vaisselle d'argent.

Frontenac demanda, par son testament, que son cœur fût placé dans une boîte d'argent pour qu'on le transportât dans la chapelle que M. de Montmort possédait dans l'église de Notre-Dame des Champs, à Paris. Mme de Montmort, sa sœur, et l'abbé Doba-zaine, son oncle, étaient inhumés dans cette chapelle ; il crut aller au devant des désirs de sa femme en faisant cette demande. Le supérieur des Récollets de Québec, le P. Joseph Denis de la Ronde, se chargea d'exécuter ce vœu suprême. Il passa en France et déposa la funèbre dépouille là où l'avait désiré celui qui fut le bienfaiteur de son Ordre au Canada.

J.-E. R.

Beaucoup de politiciens regardent le "cocktail" matutinal comme amendement constitutionnel.

Ce règne de machines, admirable comme production de richesse, en revanche, attire et dévore les races, dépeuple les campagnes.—J. MICHELET.

POLITIQUE

Les partis se voulant l'un et l'autre dépasser.
Aussitôt que l'un tente une réforme utile,
L'autre, de parti pris, cherche à l'embarasser...
... Et souvent le plus sot gêne le plus habile...

TRUDEL.

UN PÈRE CAPUCIN

Le R.P. Capucin Marie-Antoine, ancien vicaire de Saint-Jérôme de Toulouse, si populaire par ses prédications, remontait un jour vers son couvent, situé sur un coteau qui domine la ville. Un ivrogne de première marque, pochard jusqu'aux cheveux, le suivait depuis dix minutes, parfois même le précédait, en le regardant sous le nez et hurlant de son ton le plus aviné : "Ohé ! Marie-Antoine, ohé !

Père Capucin, confessez ma femme,
Père Capucin, confessez-la bien !...

—Ohé, Marie-Antoine !...

Marie-Antoine, accoutumé à cela et à bien pis, l'écartait du geste et continuait sa route, pendant que l'ivrogne, interpellé vivement par les passants, que son attitude scandalisait, répondait en hoquetant :

—Et puis ?... Quoi ?—Je chante, *viedaze* !... C'est mon droit... Je vais chez moi ; *viedaze* !... C'est mon droit !...

Il s'arrête enfin, entre dans une maison d'ouvriers, et monte chez lui, au cinquième, non sans peine. Il ouvre la porte—en se retournant, il voit le Capucin qui l'avait suivi, et qui entrait avec lui.

Notre pochard, inquiet, balbutie :

—Je ne voulais pas vous offenser... voyons... c'est pour rigoler... Qu'est-ce que vous me voulez, mon Père ?

—Confesser ta femme, tu me l'as demandé plus de cinquante fois, tout à l'heure.

De la pièce du fond, une voix malade s'écrie :

—Oh ! que vous êtes bon, Père, d'être venu ! J'avais si peur de mourir sans prêtre...

La pauvre femme agonisait, effectivement, enfermée à clé par son seigneur et maître, qui allait se saouler à crédit chez le mastroquet du coin.

L'homme se fâche ; la colère le dégrise en partie :

—Je suis chez moi... Pas de calotins !... Tu vas sortir.

—Pas avant d'avoir confessé ta femme, puisqu'elle le demande. Elle en a le droit.

—Je vais appeler la police !

—Appelle. Je ne t'empêche pas,

—A la garde !... à la garde !... On viole mon domicile !... A la ga-a-a-arde !

Tout le quartier monte. Arrivent les deux agents de ronde (comme à Paris).

—Qu'est-ce que c'est ?

—Ce frocard-là est entré malgré moi, pour confesser ma femme.

—???

—Parfaitement. Mais c'est lui qui m'en a prié et sa femme qui le désire. Interrogez-la et interrogez les assistants.

Vingt voix témoignent aussitôt de ce qui s'était passé dans la rue. La pauvre malade affirme avec énergie sa volonté de se confesser, et réclame la protection de la police.

Au nom de la "liberté de conscience," un agent se campa de garde ; la malade fut confessée et reçut les sacrements. Un peu dégrisé, l'homme s'était adouci il s'excusait...

—Ta femme te pardonne, dit le Père, elle offre sa vie pour toi. Va la voir, elle se meurt.

Il pleura ; elle mourut en lui parlant... Avant de partir, le Capucin vint à lui :

—Et puis ?... c'est tout ?...

—Non, Père... J'étais une cansaille... Je veux payer ça... Confessez-moi.

Cet homme est bon chrétien, et la preuve, c'est qu'il n'a plus jamais bu.